

des enseignements de la religion et de la lumière que le catholicisme nous a donnée. Quelquefois, sans doute, il se livre dans nos âmes des luttes terribles, nous ne savons comment concilier beaucoup de choses qui nous surprennent et nous irritent; mais dans ces circonstances, il faut savoir distinguer entre les principes et les hommes, entre la vérité et l'abus.

Au milieu des ténèbres qui enveloppent le monde et des tempêtes qui le déchirent et menacent d'en lancer les ruines aux quatre vents du ciel, on sent plus que jamais le besoin de conserver le flambeau qui l'éclaire.

Sur les côtes de l'Irlande et de la Bretagne si souvent battues par la tempête, des mains pieuses ont élevé des croix pour ramener la foi et soutenir le courage des marins en danger.

Ainsi le monde, au milieu des flots irrités qui menacent de l'engloutir, tourne les regards vers la croix du Vatican et semble voir sur le front du Souverain Pontife, à la lumière des éclairs qui déchirent les nuages, l'arc-en-ciel de la paix et de l'espérance.

On lit dans le livre qui vient d'être publié sur les Zouaves pontificaux :

Le général Kanzler.—Herman Kanzler s'est fait lui-même; s'il n'a pas eu de parchemins de famille, il s'est fait une renommée qui vaut des armoiries. Au service du St. Père depuis grand nombre d'années, il devint général en chef et promistre des armes en 1866; nul plus que lui n'était digne de remplacer Monseigneur de Mérode.

Intelligent, actif, dévoué, calme, énergique et brave, le général Kanzler possède toutes les qualités d'un chef militaire.

A Ancône, en 1860, n'étant encore que colonel, commandant les forts extérieurs et les redutes les plus importantes, il donna les preuves de la plus brillante valeur. Quoique la défense de la ville fut devenue presque impossible, Lamoricière, dans un conseil d'officiers réunis dans une casemate labourée par les bombes, exprima l'avis de continuer la défense; Kanzler s'avouant, répondit au nom de tous, que le général en chef pouvait compter sur eux à la vie, à la mort.

Lorsqu'il devint pro-ministre des armes il eut des envieux; mais, par son activité étonnante, par son dévouement sans borne au St. Père, par son sang-froid et son habileté sur le champ de bataille, il fit taire les jalousies.

Un mot peut peindre un homme; en voici un de M. Kanzler qui vaut un beau coup de pinceau. Il s'agit d'un ordre qu'il envoya à M. d'Argy, colonel de la légion romaine, dans la guerre de 1867; la légion se dirigeait sur Nérola, le général Kanzler envoya au colonel un ordre conçu en ces termes: "Deux compagnies de la légion partiront; elles iront battre les insurgés et rentreront à Rome."

Colonel Allet.—"Papa Allet," tel est le titre par lequel officiers et soldats du régiment des Zouaves Pontificaux désignent leur colonel; ses zouaves l'adoraient, et il aimait ses zouaves comme un père aime ses enfants.

On lui offrit, il y a quelques années, le grade de général de brigade, il refusa en disant: "Je demande qu'on me laisse à la tête de mon régiment; il y a beaucoup de généraux, mais il y a peu de colonels des Zouaves Pontificaux."

Fier et orgueilleux de son corps, il traita les zouaves en gentilshommes et respectait ses simples soldats comme les officiers; hors du service, où la discipline était justement maintenue, il n'entretenait avec eux que des rapports de courtoisie et d'amitié. Aussi il n'y avait pas un seul zouave qui n'aurait offert sa vie tout aussi cordialement pour son Colonel que pour son Pape.

Bon, brave, affable, indulgent et ferme à la fois, courtis et vaillant, fumant tout aussi paisiblement son cigare sur le champ de bataille que dans sa chambre, haut de plus de six pieds et d'une carrure à l'avenant, d'une figure à la fois martiale et débonnaire, à la parole lente et calme, le Colonel est un des plus beaux types militaires qui puissent se voir. Entré au service du St. Père, depuis plus de vingt ans, comme simple soldat, son dévouement et son amour pour Pie IX sont sans bornes.

Ah! si le bon M. de Montalembert en eut en connaissance, il en aurait été scandalisé, car Pie IX était l'idole de "papa Allet." Avec cela, notre Colonel est parfait chrétien; comme sur le champ de bataille, il était toujours le premier à s'avancer à la Sainte Table, à la communion qui terminait la retraite pascalle pour le régiment; il n'a jamais voulu se marier dans la crainte d'être gêné dans le désir qu'il avait de mourir au service de l'Eglise.

On dit qu'il en est de l'esprit comme de la santé, on n'y pense que lorsque l'absence s'en fait sentir; M. Allet possède un bel esprit, une grande intelligence, un jugement très-sûr, et il n'a jamais paru s'en apercevoir; dans les réunions du beau monde, où il n'allait que rarement, il paraissait timide et parlait peu. On lui demandait un soir, dans un salon, qu'il voulait bien raconter la campagne de Mentana où son régiment s'était immortalisé; il parut embarrassé; on fit des instances. "Oh! mon Dieu! dit-il, c'est bien simple et bien court: la colonne défilait par la voie *nomentana*, j'étais en arrière avec l'état-major; à cinq ou six kilomètres de Mentana, on entend commença la fusillade, et en quelques minutes, le feu devint des mieux nourris; je piquai de l'épéon pour voir où en étaient mes Zouaves; déjà ils étaient tous lancés, éparpillés par les vignes et jouant de la bayonnette comme de bons enfants.—Et puis... —Et puis... mon Dieu, ils sont revenus le soir se ranger autour de leur drapeau et ils avaient remporté la victoire.

Le "veni, vidi, vici" classique n'est pas plus beau. *Athanas de Charrette.*—M. le Baron A. de Charrette était lieutenant-colonel du Régiment des Zouaves Pontificaux. De taille au-dessus de la moyenne, robuste, d'une figure martiale et dont l'énergie est tempérée par la douceur de son regard, homme d'esprit et homme de cœur, d'une bravoure chevaleresque, d'une suprême distinction, d'une gaieté communicative, d'une libéralité de grand seigneur quand même, M. de Charrette est un véritable type de noblesse militaire.

Comme les anciens preux, en dépit de l'invention de la poudre, à Castelfidardo, le baron recherchait de préférence les combats singuliers à l'arme blanche. Il était magnifique, disent ses compagnons d'armes, dans son élégant uniforme bleu conturé d'or, portant sur sa poitrine une belle croix autrichienne, le sabre au poing, dédaignant son revolver, quant quelque adversaire digne de son bras. Il le trouva dans un capitaine piémontais, du nom de Tromboni, qui accepta vaillamment le combat au sabre.

Les deux armées s'arrêtèrent un instant pour contempler ce duel qui s'accomplissait au milieu des éclats de bombes et d'obus. Une, deux, et le Piémontais tomba deux fois touché, en disant:

—Capitaine, je vous rends mon épée.

—Il est mon prisonnier, cria de Charrette à ses Zouaves; ayez-en soin.

Puis avec une ardeur toute nouvelle il se lance dans la mêlée.

Bon sang ne ment pas; M. de Charrette l'a prouvé vingt fois sur les champs de bataille.

A Mentana, au pied de la vigne *Santucci*, que défendaient les garibaldiens protégés par un mur élevé, les balles pleuvent si dru que les zouaves, pendant un instant, cessent d'avancer; aussitôt le lieutenant-colonel de Charrette s'élança en agitant au bout de son épée le bonnet rouge d'un chef garibaldien qu'il a mis hors de combat.

—En avant, les zouaves! s'écria-t-il, ou je vais me faire tuer sans vous!"

Ce disant il s'élança en avant; les Zouaves le suivent, et quelques minutes après, le quartier-général des garibaldiens, situé dans la *Vigna Santucci*, est au pouvoir des Zouaves.

Du courage d'un Charrette on n'en parle pas.

Le baron Athanasie est néveu du grand Charrette, le général vendéen, le héros de la guerre des géants; il a cinq frères, tous les cinq ont servi le St. Père; MM. Urbain, Ferdinand Alain, Louis et Armand; ce dernier, filleul et héritier de feu la duchesse de Narbonne-Pelet, est trois ou quatre fois millionnaire. Quel mercenaire que celui-là!

Le lieutenant-colonel, âgé d'à peu près quarante ans, est veuf de Delle. Antoinette Fitzjames, sœur du duc de Fitzjames et de la duchesse Salviati Borghese.

LES PLAISIRS DU MAUVAIS TEMPS.

Le plaisir que nous procurent les contrastes est une chose depuis longtemps reconnue par tous ceux qui réfléchissent sur la nature humaine et qui s'adressent aux sentiments de l'homme; et ce plaisir n'est jamais plus grand que quand nous comparons des calamités étrangères, passées ou imaginaires, avec des jouissances réelles que nous éprouvons dans le moment. C'est ainsi que Lucrèce nous peint l'agrément de contempler de loin un naufrage quand on est en sûreté dans le port; ainsi Virgile nous dit qu'il y a des charmes à se rappeler les malheurs passés. A mon tour, je vais célébrer et décrire les *plaisirs du mauvais temps*.

Quand je me réveille le matin, et que j'entends le vent souffler dans ma cheminée et la pluie battre les carreaux de ma fenêtre, je me dis: "C'est fort bien," et je me félicite du bonheur que me prépare un jour de mauvais temps. Je me gisais hors du lit, et, m'approchant de la croisée, je vois le ciel couvert d'un vaste rideau de nuages, je vois l'eau tomber des gouttières, et le pavé briller par l'humidité. "De mieux en mieux, je m'écrie: le temps est pris partout." J'aperçois quelques ouvriers se hâtant de courir à leurs travaux, l'habit boutonné, la tête penchée et les mains dans les poches. "Pauvres gens! dis-je en rentrant tout doucement dans mon lit; ce temps n'est pourtant pas aussi agréable pour eux!" Et tout en m'assoupissant de nouveau, je m'éloie d'éprouver pour leur position autant de compassion qu'il m'est possible.

Après le déjeuner, je me rends à la fenêtre et je m'amuse encore à regarder la pluie que le vent chasse devant lui. Ici, un vigoureux balayeur des rues essaie de débarrasser le pavé; là, une belle demoiselle, relevant en vain sa robe couverte de boue, ne parvient qu'avec peine à trouver un sentier au milieu de ce labyrinthe de saletés; au coin voisin, un infortuné livre un combat à mort à son parapluie qui l'enlaine, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le vent rendant convexe ce qui devrait être concave, trop heureux si les baleines et le tailleur ne s'enveloppent pas dans l'air, laissant le pauvre propriétaire avec une canne à la main. Après m'être bien rassasié de la contemplation des maux de l'humanité, je passe dans mon cabinet d'étude, je tisonne mon feu, je jette un regard d'avidité joye autour de ma bibliothèque, je m'étends dans ma bergère, et, la tête en arrière, les pieds sur le foyer, je me mets à réfléchir comment je passerai la journée.

Parfois je cours dans les riants sentiers de la poésie. Au bout d'un moment, je me trouve éclairé par le plus beau soleil; les zéphirs de Pété jouent autour de moi; un ruisseau limpide coule à mes pieds, et le ciel me présente la volupté azurée d'un climat méridional. Je jouis doublement quand je contemple la tristesse de l'atmosphère.

Je quitte le poème pour prendre un ouvrage sur l'histoire, et je lis les leçons de cette philosophie sévère qui instruit par l'exemple. Je cherche à me retrouver dans le tortueux dédale de la politique; je prête une oreille attentive aux discours des conseillers des nations; je suis la route des armées, je prends part aux plus terribles batailles, j'accompagne les exilés, les captifs, les mourants. Je me rends compte de l'élévation et de la chute des individus et des peuples. Je prends note des luttes perpétuelles et de l'agitation des hommes, de leurs ardeutes espérances, de leurs terribles rivalités, de leurs ambitions sans remords, et je me demande à quoi tout cela leur a servi. Je compare leurs inquiétudes avec la tranquillité de ma retraite, et je me console par la pensée que si mon repos est insignifiant, il est du moins innocent et sans danger.

Déposant l'historien, c'est le voyageur qui m'appelle. Je parcours avec lui les terres et les mers; je pénètre dans les contrées étrangères et parmi des peuples sauvages. Je vois la nature sous des aspects que je ne connaissais point encore, et l'homme aussi varié que les climats qu'il habite. Je succombe sous les rayons brûlants du soleil, et je frissonne au milieu des glaces du pôle. Je partage les périls du voyageur et ses heureuses chances, ses aventures et ses découvertes, et je le remercie en moi-même de m'avoir, au prix de tant de fatigues, préparé une si douce jouissance pour un jour de mauvais temps.

Il m'arrive parfois de vouloir explorer les sentiers épineux de la métaphysique; j'écarte à grand-peine les branches qui entravent ma route; je saute à pieds joints par-dessus les fossés, je traverse, les yeux fermés, des mares ou je m'enfoncé jusqu'aux genoux; et, après tous ces pénibles travaux, je me retrouve au lieu d'où j'étais parti, sans avoir retiré d'autre avantage de ma peine que d'avoir occupé pendant quelque temps l'activité de mon esprit.

Je serais inexcusable si j'oubliais de dire qu'un des principaux charmes d'une journée pluvieuse, c'est de la passer à lire un bon roman. L'intérêt du récit, les descriptions pleines de chaleur, les caractères amusants, tout devient doublement agréable par la tempête qui mugit au dehors, par la douceur du coin du feu, par le loisir non interrompu que l'on a pour s'en pénétrer.

Je ne suis pas, d'ailleurs, le seul habitant de la maison qui trouve son profit dans une journée de mauvais temps. Quand dès le matin tout annonce que la pluie sera de durée, le visage de ma bonne sœur prend, pendant le déjeuner, un air sérieux

et résolu qui fait connaître que son âme est occupée de grands projets. Sûre de ne point être interrompue par des visites importunes, elle songe à profiter de cette occasion pour terminer plus d'une grosse affaire, et pour passer en revue et reformer tout son ménage, depuis le grenier jusqu'à la cave. Une seule pièce est exceptée de cet examen général, c'est mon cabinet; je me le suis réservé comme une *cave d'asile*, au milieu du déluge d'ablution qui se répand sur tout le reste de la maison. Je n'ignore pourtant pas que des ordres ou des injonctions ne seraient pour moi qu'une faible protection contre ma sœur et ses femmes, une fois livrées à leur ardeur ménagère; en conséquence, pur être sûr de mon fait, je ne quitte pas la place, bien décidé à faire au besoin une résistance opiniâtre. Le reste de la maison est abandonnée à l'armée envahissante. L'eau dont elle est inondée au delà de l'égalie presque le déluge extérieur. Les planchers et les tables sont lavés et brossés à tour de bras. Les lits sont démontés et les tapis levés. Pas le plus petit coin n'échappe à leur recherche inquisitoriale. Des détails cachés sont découverts dans les meubles, et d'anciennes malproprietés nettoyées à fond. Les ustensiles de ménage sont tous examinés. On reconnaît que les uns sont usés, les autres cassés, et sur-le-champ des ordres sont donnés pour les faire remplacer ou raccommoder.

Un œil attentif se promène sur les hardes de tout genre; si un trou se montre dans un bas, une déchirure dans un pantalon; si un bouton mal affermi *penche son aimable vie*, à l'instant une main habile applique l'aiguille et remède au défaut. D'un autre côté, si quelque chose dans l'office n'est point dans l'état où il doit être; si les marachades ou les gâteaux menacent de se gâter, voici le moment opportun pour leur faire subir une récoction complète. S'il y a quelque liqueur à mettre en bouteille, le moment est propice. Les vieilleries sont montées au grenier de décharge, les provisions sont retirées des papiers et rangées dans les armoires, les domestiques sont grondés, les mémoires examinés, les livres de ménage additionnés, les réponses adressées aux lettres en retard; en un mot, une foule d'objets d'une importance majeure et essentielle à la bonne direction d'une maison bien ordonnée sont réglés à la faveur d'une journée de mauvais temps.

Le seul membre de la famille qui ne paraît pas partager le bonheur général est mon petit-neveu. Pour un garçon actif et bien portant, rien ne peut remplacer les libres mouvements du corps. On imagine divers moyens pour le tenir tranquille. On lui donne de nouvelles leçons et on lui fait répéter les anciennes; mais quand tout cela est épuisé, l'instinct reparait par une inquiète agitation et un désir de se mêler de ce qui ne le regarde pas qui fait le tourment de ma sœur. Vainement je lui fais observer que cette activité est un effet de l'ordrage établi par la nature et qu'il est la source de toutes connaissances. "Je me moque de vos connaissances, me répond Judith; ce petit brise-tout vient de casser mon vase de porcelaine de Chine." En conséquence, pour empêcher qu'il ne cause d'autres accidents encore, elle se décide à lui assigner sa part dans les travaux du ménage; et il est certain que le soin qu'elle est obligée de prendre pour mettre son lit hors d'état de nuire, ajoute considérablement à ses occupations pendant une journée de mauvais temps.

On reprochera peut-être que les plaisirs que je décris sortent d'un fond d'égoïsme et que moi ne devrais éprouver de satisfaction des maux de ses semblables. Mais c'est là ce que j'appelle être trop scrupuleux. Le sentiment dont j'ai parlé tient au contraire de la bienveillance. Je puis au moins assurer que, pour moi, quand je regarde par la fenêtre par un temps pareil, et que je vois les hommes moins favorisés que moi par la destinée se soumettre sans murmurer et même avec gaite à des désagréments qui me paraissent intolérables, je n'éprouve pour eux que de la sympathie, et je me demande quel mérite je possède, qui me donne des droits à une somme plus grande des biens de la vie. Cette réflexion tend à nous inspirer de la modération pour nous-mêmes et de la bienveillance pour les autres. Les riches ne devraient jamais oublier ni les pauvres s'en souvenir.—(Extrait d'une Revue anglaise.)

C. T

LA BAIE ST. PAUL.

On lit dans le *Journal de Québec* des choses intéressantes sur la Baie St. Paul :

L'histoire de la Baie Saint-Paul, comme celle de presque tous les anciens pays, semble remonter aux temps fabuleux même, car le Père Jérôme Lalumière, parlant du fameux tremblement de terre du mois de février 1663, nous dit: "Vers la Baie dite Saint-Paul, il y avait une petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieue ou environ de tour, laquelle s'est abysmée, et comme si elle n'eût fait que plonger, elle est resorbée du fond de l'eau pour se changer en islette, et faire d'un lieu tout bordé d'écueils, comme il était, un havre d'assurance contre toutes sortes de vents."—On serait tenté de croire que cette île plongeuse n'est rien moins que l'île-aux-Coudres, située en face de la Baie Saint-Paul, si Jacques Cartier ne l'avait trouvée à sa place actuelle le six de septembre 1535, lorsqu'il remonta le fleuve pour la première fois. Ce qui a probablement donné lieu à ce récit, ce sont les éboulements qui se firent, sur les bords du fleuve aux Eboulements et dont cette paroisse a tiré son nom.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à l'époque de ce tremblement de terre, il n'y avait pas encore un seul habitant à la Baie Saint-Paul, comme l'assure M. Boucher, dans son Histoire Naturelle du Canada, adressée à Colbert le 8 octobre de cette même année 1663, et c'est fort heureux, car ces pauvres habitants seraient bien morts de frayer en voyant des montagnes aller se plonger ainsi dans le fleuve, *sicut agni verum*.

Pierre Tremblay fut le premier seigneur des Eboulements et Pierre Dupré le premier seigneur du Gouffre, c'est-à-dire de cette partie de la Baie-Saint-Paul comprise entre la rivière du Gouffre et les Eboulements. Mais ces seigneurs de bois debout étaient loin d'avoir l'importance de l'honorable de Sales Latourrière et des héritiers Drapeau, les propriétaires actuels de ces seigneuries; aussi voit-on par les actes des registres de la paroisse qu'ils déclaraient ne pas savoir signer, sans toutefois ajouter comme les seigneurs du moyen âge: "*cū qu'ils étaient nobles*."

Maintenant, qui de ces trois habitants arriva le premier dans la paroisse et en quelle année? c'est ce qui n'a pu encore être constaté et ce qui au reste peut demeurer inconnu sans que la postérité ait à le regretter beaucoup.

Les premiers habitants de la Baie Saint-Paul ainsi que ceux de la Petite-Rivière, furent desservis d'abord par voie de mission par les cures de Sainte-Anne de Beaupré (ou du petit